

queurs et dans les populations misérables qui vivaient sous leur joug, c'était surtout par l'exercice éclatant et ferme de l'autorité religieuse que les prêtres pouvaient atteindre leur but; ils avaient dans le peuple chrétien grands ou petits, beaucoup de passions à réprimer et peu de besoins intellectuels à satisfaire; il fallait frapper et dominer les imaginations bien plus qu'édifier et diriger l'activité des esprits. Les temps et les hommes sont bien changés; les esprits sont maintenant actifs, variés, enquis; la vie spirituelle des fidèles chrétiens, des plus fidèles comme des plus charitables, est infiniment bien plus animée qu'elle ne l'était jadis; il faut, à des âmes ainsi disposées, un régime qui soit aussi plus élevé et plus en règle, donne à leur activité propre et libre une plus large mesure de satisfaction. Il s'explique une conviction profonde, et, fût-elle, parfaitement pure et toute réfléchie, et de tout mauvais vouloir, en disant que désormais l'Eglise catholique, sans rien dédaigner de son autorité, aura besoin, pour le gouvernement des âmes, d'admettre de la part des fidèles plus de mouvement intellectuel et spontané que n'en ont exigé d'autres temps; et je suis en même temps convaincu que dès qu'elle aura reconnu elle-même ce nouvel état moral de la société chrétienne, l'Eglise catholique saura y pourvoir.

Dans un ouvrage récent (1), un étranger justement illustré, M. Donoso Cortés, en parlant de moi dans des termes que je ne puis me permettre de répéter, a dit: "C'est pour vous grave où est tombé M. Guizot, dans son Histoire de la Civilisation européenne, d'entreprendre la tâche impossible d'expliquer les choses visibles par les choses invisibles, les choses naturelles par les choses surnaturelles, ce qui est aussi surprenant que d'expliquer un fait par lui-même, puisque toutes les choses visibles et naturelles, et en tant que visibles et naturelles, sont une seule et même chose." M. Donoso Cortés dit encore, convaincu, j'espère, que tel n'est point ma pensée, et que, loin de m'arrêter et de me satisfaire dans les choses visibles et naturelles, j'allois à l'ordre surnaturel et à sa nécessité pour s'expliquer et gouverner le monde. Les philosophes, de leur côté, reconnaîtront, je pense, que si je repousse leur doctrine, je ne déserte point leur droit. Je ne dis pas ceci pour réclamer le frivole honneur de soutenir à la fois deux grandes causes, mais pour affirmer une double vérité qui a toute ma conviction et tout mon dévouement: la foi chrétienne et la liberté religieuse; le salut des peuples est à ce prix.

Guizot.

Val-Richer, 15 septembre 1851.

[Nous publions prochainement un examen de plusieurs des opinions que M. Guizot a énoncées dans l'écrit que nous venons de reproduire.]

(1) Essai sur le Catholicisme, le Libéralisme et le Socialisme, par M. Donoso Cortés, traduit de Valdegamas, p. 99-103.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI 23 DECEMBRE 1851.

PREMIERE PAGE:—Méditations et Etudes Morales, par M. Guizot.—Suite et fin.
FUSILLON:—La Condamnation du général Custines.

A NOS ABONNES

Nous engageons ceux de nos Abonnés retardataires auxquels nous faisons parvenir des demandes, à solder sans délai. Nous en sommes à liquider les comptes de notre établissement, et les sommes qui ne retourneraient pas en conséquence de cet avis, doivent être recouvrées par le ministère d'un procureur.

et l'a fait jeter dans la ville de Mayence, nous ont toutes les réclamations qui lui ont été faites à cet égard, en amenant à la convention et au pouvoir exécutif que cette ville était in-souffrante, et qu'elle serait le tombeau des Prussiens et des Autrichiens, tandis qu'au fond de l'âme il ne pouvait se dissimuler que cette ville serait, au contraire, le tombeau d'une partie des braves Français qui en composaient la garnison, et de l'artillerie immense qu'il y avait fait jeter.

Custines, semblable en tout au perfide et traître Dumouriez, a, au mois de février dernier, sous prétexte d'indiscipline, licencié la gendarmerie qui lui était si nécessaire, tandis que cette gendarmerie n'avait d'autres torts que d'avoir réclamé auprès du général despotique la même paye que celle qui lui était accordée avant d'aller aux frontières, un lieu de ce de vingt sous par jour, à laquelle il l'avait arbitrairement fixée et réduite. Custines, enfin, de son autorité privée, sans aucune forme, et toujours sous prétexte d'indiscipline, a fait fusiller différents officiers et gardes nationaux volontaires, notamment trois ou quatre dans des vignes, près de Spire, et au moment où ces volontaires étaient à manger du raisin; et Custines, après avoir fait faire ainsi cette fusillade, s'est écrié: *Voilà comme on établit la discipline.*

Malgré la conviction dans laquelle Custines devait être que la ville de Mayence, abandonnée à ses propres forces, ne pourrait tenir contre les attaques répétées de l'armée combinée des puissances coalisées, dans la

Nous saisissons cette occasion pour rappeler à leur ponctualité accoutumée les souscripteurs exacts qui favorisent cette publication de leur bienveillant patronage.

NOUVELLES D'EUROPE.

REVOLUTION EN FRANCE.

L'Europa arrive dimanche matin à Halifax, après une traversée orageuse de 14 jours, durant laquelle un des hommes de son équipage fut enlevé par un coup de mer, a communiqué des nouvelles d'un intérêt et d'une portée plus qu'ordinaires. Si, comme nous n'en doutons pas, les rapports transmis s'accordent avec la vérité, la France est en ce moment le théâtre d'une de ces révolutions qui dans certaines conjonctures fixent le sort d'un empire sans beaucoup plus de secousses que le retentissement d'un coup d'état, et qui en d'autres temps inondent de sang et leurs victimes et les débris qu'elles accumulent.

L'événement que nous avons à enregistrer est le renversement de la constitution française par Louis-Napoléon; événement qui se résume dans le fait de la dissolution de l'Assemblée Nationale, et dans ceux de la loi martiale proclamée à Paris, de l'arrestation des principaux adversaires de sa politique et, finalement, d'un appel au peuple.

Ce coup d'état, moins imprévu qu'il n'a été soudain, est en France le sujet de toutes les préoccupations. C'est mardi, le 2 novembre, qu'il s'est accompli, après avoir été préparé la nuit précédente dans le secret le plus profond et avec des précautions telles qu'il était consommé avant qu'on eût soupçonné l'existence ou seulement le projet. Le cabinet avait ainsi été renouvelé pendant la nuit.

Dès avant le jour, des proclamations imprimées et les typographiques au service de l'Élysée étaient mises en circulation dans Paris; elles prononçaient le rétablissement du suffrage universel, l'appel au peuple et les autres dispositions énoncées plus haut. Ces proclamations, avec d'autres circulaires, avaient été expédiées par le ministère et le préfet de police dans tous les départements annonçant ce qui était arrivé, et contenant un appel aux populations et des ordres à tous les officiers du Gouvernement sur le territoire. L'objet du Président est le rétablissement du suffrage universel, l'élection immédiate par l'armée et par le peuple d'un Président dont les pouvoirs dureront dix années avec un conseil et deux chambres législatives; en outre la direction des affaires laissée provisoirement au Président actuel.

Le décret dont nous venons de parler, promulgué le 2 décembre, Louis-Napoléon promet de se conformer à la volonté populaire, quel que soit l'homme qu'elle appelle à l'honneur de la présidence, et il déclare ne renoncer entre ses mains le pouvoir qu'en attendant que le peuple ait prononcé. Il demande aussi qu'un vote préliminaire tant de l'armée que du peuple confirme ses pouvoirs *ad interim*. L'armée aura pour enrégistrer ses votes 24 heures, et le peuple un temps plus long.

Le Président affirme avoir été poussé à l'adoption de ce recours extrême. On assure que les généraux Changarnier et Lamoricière, M. Thiers et d'autres adversaires du Président, ayant résolu de proposer son arrestation et sa mise en accusation le 2 du courant, ont été eux-mêmes arrêtés lorsqu'ils en étaient à moitié de leur chemin et conduits à Vincennes, d'où ils furent extraits le jour suivant pour être confinés ailleurs.

Le gouvernement s'est emparé de la salle des assemblées législatives, et lorsque les députés ont tenté de se réunir pour délibérer, ils ont reçu ordre de se disperser et les récalcitrants ont été appréhendés. Plus de 200 d'entre eux ont été arrêtés, mais plusieurs ont été remis en liberté au bout de quelques heures. Les chefs de l'opposition demeurent seuls incarcérés. Plusieurs des membres de l'Assemblée ont donné leur adhésion au parti adopté par le Président; en on porte le nombre à 360 pour le premier jour. Aucune résistance ne s'organisa, et les rapports télé-

graphiques des départements annonçaient que ces nouvelles de Paris avaient été reçues avec enthousiasme par les députations des provinces. Cependant, quelques essais de résistance ont eu lieu dans Paris par suite de rumeurs qui représentaient le peuple des provinces comme manquant d'unité dans ses sympathies en faveur du changement advenu. Des barricades érigées dans les quartiers les plus turbulents ont été enlevées par les troupes. Deux députés placés trop en évidence près de l'une de ces barricades, furent tués dans le conflit.

Une section de l'Assemblée ayant concerté une réunion dans l'une des maisons de la ville, décréta la déposition du président et sa mise en jugement pour haute trahison, mais elle fut débandée par l'intervention de la force armée et son décret tourné en ridicule et dédaigné.

Telles sont en substance les nouvelles de Paris auxquelles nous ajouterons d'autres détails dans notre prochain numéro. Le succès de Louis-Napoléon paraissait certain à Londres aux dernières dates; mais la situation se compliquait sans cesse de nouveaux éléments qui en rendaient l'aspect moins facile à discerner.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ORDINATION.—Mgr. l'Évêque de Montréal a fait, samedi dernier, à la Cathédrale, l'ordination suivante:

PRÊTRE:—M. J. B. Lemonde, pour le Diocèse de Montréal.

DIACRES:—M. J. A. Singer, pour le Diocèse de Montréal, B. Flood, J. Lynch, pour le Diocèse de Boston, F. A. Coquanon, de la Communauté des RR. PP. Oblats.

Sous-DIACRES:—M. L. R. Fournier, N. Perrault, pour le Diocèse de Montréal; H. E. E. Henniss, pour le Diocèse de Boston; J. Woods, pour le Diocèse d'Halifax.

MISÈRES:—M. D. Bérard, J. Bérard, P. Marsolais, J. Villeneuve, pour le Diocèse de Montréal; J. Sheridan, pour le Diocèse de Boston; J. McCarron, pour le Diocèse de New-York. Ce Monsieur a été tonsuré le même jour.

TONSURÉS:—M. J. E. Valade, W. Hally, J. Quinn, pour le Diocèse de Montréal; J. McCarron, pour le Diocèse de New-York.

CONVERSIONS.

Madame Laprimandaye, épouse de défunt M. Mannington, curé de Lavington, a été reçue dans l'église catholique, il y a quelques mois. On pense que les autres membres de sa famille, sont sur le point d'embrasser la vraie foi, s'ils ne l'ont pas encore fait.

—La jeune dame en faveur de laquelle la lettre du Dr. Sumner a été obtenue, a aussi été admise dans l'église catholique. La cérémonie a eu lieu dans l'église de Louvain, le jour de la fête de St-Edmond.

—Le lieutenant Ernest Nightingale, fils de sir Charles Elhelstone Nightingale, Baronet; et son frère Ducarry B. de, comte Donegal, a été baptisé et reçu dans l'église catholique, le 7 novembre, par le Rev. J. Odouell.

—M. Auery de Verse de Carahgose, comte de Limerick, a été reçu dans l'église catholique le 15 du même mois, par M. Mannington, qui lui-même est un illustre converti. M. de Verse est un célèbre écrivain, et auteur de plusieurs ouvrages considérables.

—Le Rev. James Scratton du collège St-Jean Cambridge, et curé de Bill'bourne pendant deux ans et demi, et ensuite de l'église Emmanuel Laneux-hire, a été reçu dans l'église catholique par le Rev. Dr. Pius Melia, dans la chapelle des Ames, en présence d'une nombreuse assemblée.

—M. Wilberforce, ce célèbre converti, frère de l'évêque d'Oxford, a fait dernièrement une lecture à Limerick, sur la facilité avec laquelle l'église tholique se plie à tous les changements, suivant les circonstances des différents siècles qu'elle traverse, sans cependant changer elle-même. Ayant visité Killeek, il y donna quelques lectures à une nombreuse assemblée, qui en fut très réjouie et diffé. Dernièrement ce pieux et admirable gentilhomme lectura dans la chapelle de Kilbrush

d'une manière très instructive et édifiante pour tous ceux qui assistèrent à son discours. (Communiqué)

On nous communique une troisième lettre du Rev. M. LaRoche, dont il nous est donné d'extraire ce qui suit:—

Lyon, 20 novembre 1851.

Depuis notre premier pied à terre sur le sol européen, j'ai adressé deux lettres. . . . L'une de la rue de Cowes, la seconde de Paris. Elles contiennent une esquisse rapidement tracée des incidents principaux de notre trajet. Depuis, aucune facilité ne m'a été offerte pour écrire, mais Mgr. Prince vous a lui-même écrit de Paris.

J'appelle heureux, parce qu'ils ont été remplis de jouissances, les jours qui se sont écoulés pour nous jusqu'à ce moment sur le sol d'Europe. Notre séjour dans l'ancienne capitale de Normandie a été aussi agréable que nous aurions pu le désirer. C'est à 9 heures, le soir, que nous entrâmes dans Rouen. Le lendemain (jour des morts), nous dîmes la sainte messe à la Cathédrale et nous assistâmes à la messe solennelle. Je ne saurais vous peindre la cordiale réception que fit à Mgr. Prince Mgr. l'Archevêque Blancard de Baillou. Après un déjeuner qu'il nous avait offert, il nous fit voir tout ce que renfermait d'intéressant son palais archiepiscopal; après quoi M. H. Icy, son excellent secrétaire, voulut nous accompagner dans notre visite aux communautés, églises et autres fondations obéissant de cette vieille cité si pleine d'objets dignes d'attention. Comme on se sent heureux d'un accueil aussi bienveillant, loin de son pays! Et cependant, je me plais à vous dire que nous n'avons pas été autrement reçus à nos différentes stations: à Paris de Mezières des Missions Étrangères, des Lazaristes, des RR. PP. Jésuites, à l'Archevêché, à St. Sulpice, etc.

— Sans vous dire quelle sensation de bonheur nous fit éprouver l'aspect de l'antique et belle cathédrale de Rouen, des églises de St. Ouen et de St. Maclou, je pourrais difficilement vous exprimer les émotions que nous ressentîmes dans notre pèlerinage à Notre-Dame de Bonsecours: cet édifice erige sur une colline auprès de Rouen, comme le paratonnerre de la grande cité. Ce seul nom de Bon-Secours nous rappelait si délicieusement le pèlerinage tant chéri et vénéré de Montréal! A Rouen, de même qu'à Ville-Marie, la Sainte-Vierge est aimée comme la meilleure des mères et invoquée comme une patronne toute puissante. Nous apprimes de Mgr. l'Archevêque qu'à certains jours, des milliers de pèlerins gravissent la colline jusqu'au sommet où s'élève l'église pour y honorer et invoquer Marie, reine des anges et secours des chrétiens. Je ne vous parlerai pas ici de la beauté de ce sanctuaire qui a déjà coûté plus d'un million de francs. Nous en emportâmes au Canada une image en gravures sur bois avec d'amples notes sur les bienfaits de cette fondation. Là aussi ont laissé des traces, la piété ainsi que la générosité de feu Mgr. de Sauey dont le passage au Canada est devenu mémorable sous ce double rapport.

Le 3 novembre au soir, nous souhâtâmes à Mgr. de Martyropolis une heureuse fête: cela nous fit penser avec tristesse à notre éloignement de Montréal où tant de fois et avec un bonheur si vrai et une joie si pure, nous avions célébré la St. Charles. Nous quittâmes Rouen le 4 à midi dans la direction de Paris, et, dès neuf heures et demie du soir, nous mettions pied à terre dans la grande métropole de la France, qui l'est aussi, sous bien des rapports, de l'Europe entière. Nous primes logement à l'humble Hôtel des Missions Étrangères, rue du Bac. Je n'appellerai pas une halte notre séjour à Paris jusqu'au 14, à raison des excursions nombreuses que nous y fîmes pour en visiter les établissements religieux et profanes aussi bien que les monuments. Mais la multiplicité des choses qui y attirèrent nécessairement l'attention exigeait un temps plus considérable; aussi nous sommes nous proposé de reprendre cet examen à notre retour d'Italie. Il faudrait plusieurs semaines pour apprécier avec fruit ce que Paris contient d'objets attrayants pour l'étude ou la

contemplation. Néanmoins, nous nous sommes procuré une connaissance topographique de Paris qui doit nous mettre en état d'accomplir avec célérité cette étude intéressante au printemps prochain. Nous avons eu avec quelques détails plusieurs des établissements religieux les plus importants, je veux dire St. Sulpice, Issy, les Missions Étrangères, les Lazaristes, les Dominicains, les Jésuites, les Frères des Ecoles Chrétiennes, les Sœurs de la Charité, du Sacré-Cœur. Vous dirai-je quelles impressions poignantes m'a causées la vue des Carmes, ce théâtre de l'horrible carnage révolutionnaire de septembre 1792! On nous fit voir empreintes sur les sièges et sur le pavé de la chapelle les traces du sang généreux de ces martyrs. Combien j'ai prié pour eux dans cette enceinte funèbre et, en même temps, de glorieuse mémoire! Je priais aussi pour obtenir cette foi courageuse qui fait braver la mort pour le catholicisme. Quel vif intérêt inspirent les noms de ces saints héros inscrits sur les murs! Tout dans cette chapelle ramenait aux sentiments religieux les plus profonds. Au moment où nous y étions, de pieux visiteurs y étaient venus, pour gémir, sans doute, sur les horreurs passées, et demander à Dieu qu'il en épargne de semblables à la France pour une époque rapprochée de nous. Cette appréhension, d'ailleurs, se manifesta partout autour de nous, dans les salons, dans les hôtels, dans les voitures et dans les lieux publics; partant on se dit qu'une crise est imminente et qu'elle sera d'autant plus terrible qu'elle devra être décisive.

Nous avons vu au couvent des Carmes, maintenant occupé, comme vous le savez, par les Dominicains, le P. Lacordaire, provincial de cet ordre pour la France et la Belgique. On ne voit jamais une plus grande simplicité extérieure, faite à un mérite aussi transcendant. Il n'y a eu de conduits dans toutes les parties du monastère en nous rappelant les souvenirs qui se rattachent à cette construction céleste, part entièrement ceux du régime de la terreur. Durant toute cette entrevue, il ne cessa de témoigner à Monseigneur ainsi qu'à nous tous les égards les plus attentifs et la déférence la plus respectueuse.

On nous a montré chez les Lazaristes la chaise de St. Vincent de Paul et nous y vîmes avec un bonheur que j'ai mieux ressenti que je ne saurais vous l'exprimer, les reliques de ce grand ami de Dieu et de ses semblables. M. Perboyre, prêtre Lazariste, nous servait de cicerone; il nous fit voir la chambre où l'on conserve les habits ensanglantés de M. Clot et de M. Perboyre, son frère, martyrisés au Touquin. En nous montrant la corde qui avait servi à la strangulation de son frère et tandis qu'il nous racontait les détails de son supplice, ses larmes s'abandaient d'un léger sourire. Effectivement, aux yeux de la foi, la mort cruelle de son frère immolé en haine de la religion chrétienne, était un événement heureux. Aux Missions Étrangères, nous avons vu les ossements, les habits trempés de sang et les instruments de supplice de 12 peuples néophytes mis à mort avec MM. Clot et Perboyre. A ces objets si propres à redoubler l'énergie de la foi, on ajouta sous peu les restes d'un nouvel apôtre qui a souffert cette année le martyre.

Nous sommes à Lyon depuis samedi soir; nous en partîmes dimanche (12 novembre) pour aller assister au sacre de Mgr. Tachet, qui doit avoir lieu à Vienne le 23. Le lendemain aura lieu notre départ pour Marseille et Rome où nous comptons arriver pour le 1er dimanche de l'année. M. Legrand se joint à nous.

Je ne puis fermer cette lettre sans faire mention de notre délicieuse entrevue avec M. de Paibusque; mais je regrette de ne pouvoir vous en parler plus longuement. M. Farihan est maintenant à Paris où nous avons aussi vu, avec le plaisir que vous vous imaginez naturellement, M. Janvier Terroux de Montréal. M. Fleury Saint-Jean est aussi venu à notre hôtel à une heure où nous étions sortis. Ces messieurs et leurs dames sont bien portants; peut-être poursuivront-ils jusqu'à Rome.

C'est encore à Paris que nous avons fait la rencontre de M. Quiblier. L'entrevue a été des plus affectueuses, et j'ai la même chose à vous dire de M. Pélissier. Mgr. Sibour était absent de Paris tandis que nous y étions. S.

"Custines, lors de sa retraite de Mayence, s'est opiniâtreté, nonobstant les représentations qui lui ont été faites, à ne vouloir pas conserver l'importante place de Guernésin; poste d'autant plus intéressant, qu'en le conservant on aurait empêché que les ennemis eussent jamais pénétré sur le territoire français par la frontière de Landau, et que sa perte devait empêcher les armées françaises de pouvoir rien entreprendre sur le Palatinat.

"Custines a annoncé, le 15 mai dernier, à l'armée du Rhin et de la Moselle, dont il était alors le général en chef, qu'il venait d'être nommé général en chef de l'armée du et des Ardennes; qu'il avait accepté ce commandement, et qu'il partirait le même soir ou le lendemain, nonobstant cette annonce, et le même jour Custines forme un plan d'attaque générale; il écrit à Chamberlain, commandant au fort Vauban, de passer le Rhin avec deux mille hommes et d'attaquer les ennemis sur l'autre rive, qui étaient au nombre de dix mille.

"Custines écrit le même jour, 15 mai, à Houchard, et lui ordonna de faire marcher toute l'armée de Moselle, pour s'emparer du Nord château fort de Courouberck, et Custines s'exprime ainsi: "Après l'expédition finie, vous vous retirerez, mon cher Houchard, dans votre position actuelle, éminemment avec vous le plus de Prussiens que vous pourrez. Ce sont des Prussiens! il ne faut pas leur laisser; mais quant aux Autrichiens et aux Hessois, je vous les abandonne, faites-en chair à pâté." "Ces deux plans devaient s'exécuter le 17,

mais heureusement que Chamberlain désobéit à Custines, qui n'était plus son général, car, sans cette désobéissance, la république, d'après toutes les mesures prises par Custines, éprouvait encore évidemment un échec dans cette partie.

"Le même jour, 17 mai, Custines fait marcher trente mille hommes pour en attaquer six mille, en venant des lignes de la Loure; mais ces ordres sont tellement donnés, ou si mal exécutés, que les colonnes, arrivant sur l'ennemi déconcertés ou dans l'ordre de bataille, sont repoussées avec beaucoup de perte, et ne peuvent se rallier qu'à une certaine distance; alors Custines partit, et, malgré la demande répétée des troupes de retourner à l'ennemi, il donne l'ordre de la retraite, et, quoiqu'il ne fût plus général de cette armée, y resta jusqu'au 23 mai dernier, y commanda toujours, et ordonna des attaques démontées fausses et nuisibles aux intérêts de la république; et le même jour, 23 mai, l'armée du Nord, sans général, est défaite, et le camp de Fumars enlevé.

"D'après un plan entre Houchard et Guillemin, tant était préparé pour que Arlon fut attaqué le 9 juin dernier, à huit heures du matin, par les deux armées combinées. Cette attaque n'a été faite que par la colonne commandée par Delaage, et deux mille hommes commandés par Beauregard, venus de l'armée des Ardennes, parce que Custines avait donné contre-ordre à Guillemin d'exécuter ce plan, attendu qu'il ne voulait ni prendre Arlon, ni brûler ses magasins; et si la bravoure de

douze mille hommes n'eût fait enlever ce poste, il serait impossible de calculer les suites funestes qui devaient en résulter pour la république.

"Custines est si peu républicain, que, quoiqu'il affectât sans cesse, en toute occasion, de se qualifier tel, un soir, étant à souper chez lui, à Mayence, et entouré d'un grand nombre d'officiers, vers la fin de janvier dernier, en parlant du roi, dont il apprenait la mort, il dit: *tout est fini*; puis, gardant un morne silence, qui ne fut interrompu que par une autre exclamation: *ce n'était pas mon avis, dit-il, il fallait garder le roi pour étayer et non le faire mourir.* D'après un pareil propos, il ne faut plus être étonné de ces expressions de Chamberlain, dans sa lettre imprimée, datée de Caen, du 18 juin dernier, lorsqu'il parle de Custines: *Heureusement (dit Chamberlain dans cette lettre) Custines commande sur cette frontière, ni de celle que l'on trouve dans un écrit imprimé et intitulé: Bulletin officiel du bureau de correspondance de l'armée centrale, situé à Reims, 5 juillet.* "L'Assemblée centrale a arrêté qu'il sera écrit au général "Custines, pour l'inviter à rester à son poste, quand même la faction de la convention ou le pouvoir exécutif le destitueraient, en lui déclarant qu'il mérite toujours la confiance du peuple." Cette manière de s'exprimer de la part des rebelles, sur le compte de Custines, ne permet pas de douter un seul instant des motifs qui ont déterminé ce dernier dans la conduite, qu'il a tenue pendant qu'il était général.

(A continuer.)